PREMIERE RIDE.

30 cent.

041215073

Théâtre II 345

LA

PREMIÈRE RIDE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

MM. LOCKROY ET ANICET BOURGEOIS,

REPRESENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉATRE NATIONAL DU VAUDEVILLE,
LE 24 DÉCEMBRE 1839.

A PARIS,

CHEZ CH. TRESSE, SUCCESSEUR DE J.-N. BARBA, LIBRAIRE,
Au Palais-Royal, galerie de Chartres,
ET A L'ADMINISTRATION DU RÉPERTOIRE DRAMATIQUE,
RUE D'ENGHIEN, 10.

—

1840.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
BIDAULT	M. Bardou.
LÉON	M. Charles Courcy.
Mme SAVIGNY	Mme Thénard.
ANTONINE, sa nièce	Mme Taigny.
UN DOMESTIQUE	M. Camiade.

La scène se passe à Fontenay-aux-Roses, chez Mme Savigny.

Imprimerie de Mme de Lacombe, rue d'Enghien, 12.

LA PREMIÈRE RIDE.

Salon élégant. Porte à droite, conduisant au boudoir de Mme Savigny; porte à gauche, allant dans les appartemens; porte de sortie au fond. A gauche, au premier ou deuxième plan, une croisée. Un guéridon du même côté, avec livres, papier, plumes, etc. Une autre table à droite, sur laquelle sont des dessins, un album, une boîte à couleurs, des pinceaux, un verre d'eau; en un mot, tout ce qu'il faut pour peindre à l'aquarelle. Également à droite, au premier plan, un piano avec musique.

SCÈNE I.

LÉON, à la croisée, BIDAULT.

BIDAULT, entrant par le fond.

J'étais sûr de vous trouver ici : Mme Savigny n'est pas visible?

LÉON.

Pas encore; et, en l'attendant, j'admirais la situation riante de Fontenay-aux-Roses; je contemplais ces côteaux couverts de fleurs.

BIDAULT.

Que vous voyez pour la centième fois.

LÉON.

Qu'importe? La nature a pour moi un charme indéfinissable. Il y a dans ce soleil, ce calme, ces parfums, quelque chose qui me ravit, qui me pénètre.

BIDAULT.

Rêveries d'amoureux!

LÉON.

Que vous ne comprenez guère!

BIDAULT.

C'est ce qui vous trompe, jeune homme. Pas plus tard que ce matin, je me suis surpris en extase devant un pot d'hortensia qu'on a placé au bas de mon escalier.

LÉON.

En vérité! Est-ce que vous seriez amoureux aussi?

BIDAULT.

Autant que vous... plus que vous, peut-être, parce qu'à mon

âge, la passion est d'autant plus vive, qu'elle est plus pressée. Si je suis amoureux? Mais, sans cela, aurais-je suivi Mme Savigny dans un village où l'on manque de tout? Serais-je venu m'établir à la campagne, moi qui ne pouvais pas la souffrir? qui ne connaissais d'autre verdure que celle de la place de la Bourse? Songez donc que pour qu'un homme de mon caractère, un ancien courtier de commerce, renonce tout-à-coup aux affaires, qui sont son élément; au bruit, au tumulte, à l'activité, jusque-là nécessaires à sa vie, il faut qu'il ait dans le cœur quelque chose de bien inusité, de bien violent, de bien volcanique : ce quelque chose prend sa source dans un désir effréné de mariage. Tant que j'ai conservé ma charge, j'ai commandé à mon impatience.

LÉON.

Pourquoi cela?

BIDAULT.

J'ai pour principe que, lorsqu'on prend une femme, il faut avoir le temps de s'occuper d'elle; sous peine, pour le mari, de se voir ranger dans la classe...

LÉON.

Eh! mon Dieu! dans la classe des notaires, agens-de-change, avoués...

BIDAULT.

C'est ça. Mais aujourd'hui que je suis libre, j'ai besoin de placer quelque part mes affections. Il me faut une femme, parce que je suis riche, et qu'il m'est désagréable de dépenser seul ma fortune; il me faut une femme, parce que je ne suis plus jeune et que le sort de vieux garçon m'épouvante; il me faut une femme, parce que j'ai des neveux, et que je prétends leur épargner le chagrin de faire des vœux pour ma mort.

LÉON, avec dépit.

Ah!.. Et cette femme que vous cherchez, vous croyez l'avoir trouvée dans Mme Savigny?

BIDAULT.

Mme Savigny? du tout; non : ne vous alarmez pas : j'y avais bien pensé dans le temps; sa position de veuve, sa fortune, son âge même, tout cela me convenait assez... ça me convenait même parfaitement... Aussi, je m'étais empressé de lui déclarer ma passion.

LÉON.

Et que vous répondait Mme Savigny?

BIDAULT.

Elle riait. Oh! ça allait très bien. Mais vous vous êtes présenté...

LÉON.

Moi?

BIDAULT.

Et comme dès-lors mon triomphe me parut incertain, je jugeai

prudent de renoncer au combat... Je tournai mes regards d'un autre côté. Écoutez, mon cher Léon : vous souvenez-vous de ce magnifique bal, que nous donna, l'hiver dernier, le banquier Derville ?

LÉON.

Si je m'en souviens ? C'est là que, pour la première fois, j'obtins de Mme Savigny la permission de me présenter chez elle.

BIDAULT.

Eh bien ! parmi les jolies femmes que ce bal renfermait, quelles sont celles qui ont le plus généralement attiré les regards ?

LÉON.

Je n'en ai vu qu'une, une seule ! mais celle-là effaçait toutes les autres ; celle-là charmait sans le savoir, sans y prétendre...

BIDAULT.

Mme Savigny ? C'est juste ; ma question n'avait pas le sens commun. Vous n'en avez vu qu'une... c'est clair... moi aussi... et ce n'était pas la même. Nous étions là cinquante, qui en avons vu chacun une. Je vais donc poser ma question d'une façon plus précise et plus nette. Quelqu'occupé que vous ayez été de Mme Savigny, vous avez dû remarquer cependant qu'une jeune personne l'accompagnait ?

LÉON, avec indifférence.

Une jeune personne ? En effet, je me souviens ; sa nièce, je crois.

BIDAULT.

Précisément. Comment la trouvez-vous ?

LÉON.

Ni bien ni mal : c'est une enfant.

BIDAULT.

De dix-sept ans.

LÉON.

Qui est encore en pension.

BIDAULT.

Qui en sort cette année.

LÉON.

Ma foi, je n'ai pas fait attention à elle. Est-ce que, par hasard, vous songeriez à l'épouser ?

BIDAULT.

Vous pensez bien à épouser la tante.

LÉON.

Mais vous avez trente ans de plus qu'elle.

BIDAULT.

Mais Mme Savigny en a dix de plus que vous.

LÉON, amicalement et en souriant.

Mon cher monsieur Bidault, si j'osais vous donner un avis, je vous dirais que vous voulez faire une folie.

BIDAULT.

Merci : le conseil est généreux de votre part, car vous auriez pu le garder pour vous.

LÉON.

Oh ! moi, c'est bien différent : j'aime.

BIDAULT.

Et je me ferai aimer. Croyez-vous que ce soit bien difficile? Son âge, qui vous effraye, est précsiément ce qui me rassure : c'est un caractère tout neuf encore, qui prendra l'empreinte que je voudrai lui donner.

LÉON.

C'est cela : vous le jugez sur ce que vous avez vu dans le monde, où, timide, inexpérimentée, cette jeune fille arrivait pour la première fois : mais elle se défera de cet embarras qui vous charme; une fois près de vous, elle acquerra une volonté, car toutes les femmes en ont, et de bonne heure; il faudra lui sacrifier vos goûts, ou subir les siens : de là, les querelles, les ennuis, les reproches, et vous vous apercevrez trop tard que cette enfant, qui, peut-être eût fait les délices d'un mari de son âge, vous rend fort malheureux, fort à plaindre, vous, M. Bidault; uniquement parce qu'elle a dix-sept ans, et que vous en avez cinquante,

BIDAULT.

Eh! eh! que vous dirais-je donc à vous, mon jeune ami? Vous aimez Mme Savigny; mais ce qui vous a charmé en elle, ce n'est pas ce qu'à mon âge on apprécie surtout, c'est-à-dire son caractère : ce ne sont point ses rares et excellentes qualités qui vous ont séduit; c'est sa figure aimable, gracieuse, spirituelle; le visage enfin qu'elle apporte dans la société, celui qui lui va si bien, paisible, souriant, heureux. Mais sous ce visage, qui vous a ravi dans le monde, il y en a un autre de trente-quatre ans, que vous ne connaissez pas. Je vous attends à la première querelle, et il en arrive dans un ménage, quelqu'uni qu'il soit, au premier mouvement de dépit ou de jalousie que votre femme aura : alors ces, traits auxquels le calme, le bonheur conservent leur régularité, leur jeunesse, perdront en un instant tout leur charme : une femme en colère paraît toujours son âge : alors, l'autre figure vous apparaîtra, celle de 1805, maussade, disgracieuse, ridée, peut-être, dont le souvenir vous restera, qui vous poursuivra partout, et votre amour s'évanouira avec l'illusion qui l'avait causé.

LÉON.

De grâce, M. Bidault, brisons là. Il y a dans vos réflexions quelque chose qu'il m'est pénible d'entendre, et je vous prie de me les épargner.

BIDAULT.

Je ne demande pas mieux : renfermons-nous chacun dans notre avis, et agissons en conséquence.

LÉON, à part.

C'est une chose unique : ces vieux garçons s'adressent toujours à de jeunes filles.

BIDAULT, de même,

Demandez-moi pourquoi les jeunes gens sont ainsi faits?.. ils n'ont d'yeux que pour les femmes de trente ans.

SCÈNE II.

LES MÊMES, Mme SAVIGNY.*

Mme SAVIGNY.

Vous ici, messieurs! ces domestiques sont d'une étourderie! je n'ai pas été prévenue de votre visite.

BIDAULT, à part.

Bon prétexte pour ne pas se montrer en négligé.

LÉON.

C'est moi qu'il faut gronder, madame; j'ai défendu que l'on vous dérangeât.

BIDAULT.

Je ne vous demande pas des nouvelles de votre santé; votre visage frais et riant répond d'avance à mes questions.

Mme SAVIGNY.

Eh bien! mon visage vous trompe, mon cher monsieur Bidault. J'ai passé une très mauvaise nuit; et vous me voyez rêveuse et préoccupée.

BIDAULT.

En vérité!

Mme SAVIGNY.

Oui... ce n'est pas sans motif, je vous en fais juge : veuve et maîtresse de mes actions, ma vie jusqu'ici n'a été troublée par aucun soin, aucune inquiétude. Ma position change aujourd'hui : je vais avoir une surveillance à exercer, des devoirs à remplir; en un mot, je me charge d'une responsabilité bien capable d'effrayer mon indépendance.

BIDAULT.

Comment cela, madame?

Mme SAVIGNY.

L'éducation de ma nièce est terminée; je ne puis plus longtemps laisser cet enfant en pension.

* Léon, Mme Savigny, Bidault.

BIDAULT.

Ce serait un meurtre... et... vous avez résolu de l'appeler auprès de vous?

Mme SAVIGNY.

Oui.

BIDAULT.

Bientôt?

Mme SAVIGNY.

Je l'attends.

BIDAULT, avec transport.

Vous l'attendez, madame? sous peu de jours?

Mme SAVIGNY.

Aujourd'hui même.

BIDAULT.

Aujourd'hui!..

Mme SAVIGNY.

A midi.

BIDAULT.

En vérité!

Mme SAVIGNY.

Qu'avez-vous donc?

BIDAULT, regardant sa montre.

Rien... Mais s'il en est ainsi, elle est en route... elle est près d'ici... elle va arriver.

Mme SAVIGNY.

Sans doute. Eh bien?

BIDAULT.

Rien... (A lui-même.) Elle va arriver!

Mme SAVIGNY.

Mais, mon Dieu! qu'y a-t-il donc là de si surprenant?

BIDAULT.

Rien... vous comprenez? je l'ai vue si petite! la joie... le plaisir... (A lui-même.) Elle va arriver!... (Haut.) Je ne peux pas tenir en place.

Mme SAVIGNY.

Comment? vous nous quittez?

BIDAULT.

Moi? du tout... non... je vais au-devant d'elle.

Mme SAVIGNY.

Attendez...

BIDAULT.

Certainement... (Regardant sa montre.) Midi moins un quart... je sors.

Mme SAVIGNY.

Vous n'y pensez pas : en plein soleil? par la chaleur qu'il fait?

BIDAULT.

Je suis bien couvert... pardon... au revoir.

ENSEMBLE.

AIR : Allons, Marie, à la toilette.

BIDAULT.

Pardon; mais je ne puis vous dire
Pourquoi je sors si brusquement :
Oui : c'est une fièvre, un délire...
Ah ! pour moi quel heureux moment !

Mme SAVIGNY.

Malgré tout ce qu'on peut vous dire
Nous quitter aussi brusquement !
C'est donc une fièvre, un délire ?
Attendez encore un moment.

LÉON.

Malgré tout ce qu'on peut lui dire,
Ils va nous quitter brusquement.
C'est une fièvre, un vrai délire :
Il craindrait de perdre un moment.

BIDAULT, à part.

Sans tarder, de ma main
Je vais lui présenter l'hommage :
Il n'est plus permis à mon âge,
De rien remettre au lendemain.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

SCÈNE III.

Mme SAVIGNY, LÉON.

Mme SAVIGNY, riant.

Comprenez-vous quelque chose à l'empressement de M. Bidault?

LÉON.

Mais vous-même, Madame, n'êtes-vous pas au fait de ses espérances?

Mme SAVIGNY, souriant.

Oh! parfaitement; quoiqu'il se soit renfermé dans un silence absolu depuis que vous... depuis quelque temps.

LÉON.

Il cherche à gagner les bonnes grâces de mademoiselle votre nièce et c'est tout simple.

Mme SAVIGNY.

Je crois qu'il ferait mieux d'abord de s'assurer des miennes.

LÉON.

Je suis loin de le nier; mais enfin, si elle ne repoussait pas

complètement ses espérances; si même elle se prononçait en faveur...

Mme SAVIGNY, riant.

De M. Bidault? au fait je n'y songeais pas. Voilà pour lui un redoutable auxiliaire, dont l'influence agirait puissamment sur ma volonté! une enfant qui sort de pension! Voyez quel bel appui il aurait été se créer là! Comme son avis me déterminerait! sérieusement, vous ne le craign... vous ne le croyez pas. D'ailleurs, quel intérêt ma nièce peut-elle prendre à ses projets, à son amour? Antonine a dix-huit ans, et à cet âge, une jeune fille est trop occupée de son avenir pour s'inquiéter de celui des autres. Non : je puis vous assurer qu'elle ne tiendra pas à me donner un mari de sa main, et que je resterai parfaitement maîtresse de mes actions.

LÉON.

Pardon, Madame... il me semble que nous ne nous entendons pas.

Mme SAVIGNY.

Tenez : laissons là ma nièce et sa recommandation; M. Bidault, ses espérances et sa folie. (Après un instant de réflexion.) Je dis sa folie... n'ai-je pas tort? au fond, cela est, peut-être, très raisonnable, et je devrais traiter moins légèrement un projet qui chez lui est sérieux, je crois.

LÉON.

Mais qui, pour vous, Madame, n'aurait jamais pu le devenir. D'ailleurs, s'il faut vous l'avouer, M. Bidault...

Mme SAVIGNY.

Eh bien?

LÉON, à part.

C'est toujours désagréable à apprendre à une femme.

Mme SAVIGNY.

Je sais ce que vous allez me dire : M. Bidault a quelques petits travers, n'est-ce pas, que vous avez remarqués? mais c'est un homme d'un esprit droit, d'un commerce agréable et de telles qualités sont une garantie de bonheur.

LÉON, timidement.

Peut-être... mais, après tout, ces garanties ne peuvent-elles se rencontrer ailleurs? croyez-vous que ce soit risquer son avenir que de le confier à l'amour le plus profond, le plus sincère?

Mme SAVIGNY.

Non... si cet amour est durable; mais qui peut en répondre?

LÉON.

Celui qui serait assez heureux pour vous plaire et dont la main...

Mme SAVIGNY, l'interrompant avec émotion.

M. Léon!.. cette affaire pour laquelle je vous avais demandé votre avis?

LÉON.

Imperdable, madame.

Mme SAVIGNY.

C'est beaucoup dire... Eh bien ! tenez, quelque chanceuse que soit l'issue d'un procès, je vous crois moins exposé à vous tromper dans cette question-ci que dans l'autre.

LÉON.

C'est que vous ignorez, madame, combien est profond et vrai le sentiment qui m'inspire.

Mme SAVIGNY, avec un peu de dignité.

Non... je crois à la sincérité de votre amitié... (Un peu tendrement.) J'y crois, M. Léon.

LÉON.

S'il était vrai, je...

Mme SAVIGNY.

Et, dites-moi, pourrais-je compter dans cette affaire sur l'appui de votre talent?.. je n'oublierai jamais l'effet produit par votre premier plaidoyer... Un si beau triomphe obtenu si jeune ! à....

LÉON.

Vingt-quatre ans.

Mme SAVIGNY.

Voyez... (A elle-même.) Quelle folie !.. quelle folie !.. c'est impossible. (Haut.) Vous voudrez bien vous charger de ma cause ? (A part.) Et pourtant il m'aime... je n'en puis douter... mais n'est-il pas dupe de ses sentimens et plus tard... Allons, le voilà tout triste, à présent. (Haut.) M. Léon, je n'ai pas oublié ce que vous m'avez dit... J'y penserai.

LÉON.

Ah ! madame... cette seule espérance...

Mme SAVIGNY.

Chut ! quelqu'un.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ANTONINE.

ANTONINE, courant à sa tante.

Bonjour, ma tante... que je vous embrasse.

Mme SAVIGNY.

Bonjour, ma chère amie.

ANTONINE, posant son chapeau.

Enfin, me voici arrivée !.. ce n'est pas sans peine... Dieu ! que ces voitures vont mal !.. quatre mortelles heures !.. quel supplice pour moi qui comptais les minutes !.. car le cœur me battait d'impatience de vous voir... et puis j'ai tant de choses à vous demander... d'abord,.. (Apercevant Léon.) Ah !

Mme SAVIGNY.

Qu'y a-t-il ?

LÉON.

Mademoiselle ne m'avait pas aperçu, et je crois que c'est à ma présence qu'il faut attribuer... Daignerez-vous me pardonner la frayeur que je vous ai causée?

Mme SAVIGNY.

Eh bien ! tu ne réponds pas ?.. Tu me paraissais cependant assez en train de parler quand tu es arrivée... Je ne te croyais pas disposée à céder sitôt la parole.

LÉON, à part.

Comme elle est embellie. (Haut.) Permettez-moi, mesdames, de prendre congé de vous.

Mme SAVIGNY.

Déjà ?

LÉON.

Oui... Mademoiselle doit avoir dans ce premier moment beaucoup de choses à vous dire, et je craindrais d'être indiscret en demeurant.

Mme SAVIGNY.

J'acheverai aujourd'hui mon paysage et je comptais sur vos excellens avis... Mais nous aurons le plaisir de vous revoir, sans doute ?

LÉON.

Cette offre est trop aimable pour que je ne m'empresse pas d'en profiter. (A part avec joie.) Je suis aimé ! (Il salue et sort.)

SCÈNE V.

Mme SAVIGNY, ANTONINE.

ANTONINE, levant les yeux dès qu'il est parti.

Est-ce lui ?

Mme SAVIGNY.

Qui lui ?

ANTONINE.

Eh ! lui... vous savez bien ?

Mme SAVIGNY, à part.

Comment ?.. se douterait-elle ?.. qui aurait pu lui apprendre ?..

ANTONINE.

Hein ? dites... voyons... j'aurai l'air de ne pas le savoir.

Mme SAVIGNY.

J'ignore ce que tu entends par : lui.

ANTONINE.

Vous l'ignorez ?.. Que vous êtes méchante !.. cela se comprend de reste, pourtant... Lui ?.. (Baissant les yeux.) Mon futur.

Mme SAVIGNY.

Ton futur !

ANTONINE.

Oui.

Mme SAVIGNY.

Mais je ne crois pas t'avoir jamais dit que j'eusse pensé...

ANTONINE.

Puisque vous m'avez retirée de pension.

Mme SAVIGNY.

Eh bien ?

ANTONINE.

Eh bien !.. mais... c'est clair.

Mme SAVIGNY, souriant.

Vraiment ?

ANTONINE.

Puisque je sors de pension...

Mme SAVIGNY.

Ce ne peut être que pour trouver un mari tout prêt... voyez-vous !

ANTONINE.

Oh ! madame, on ne sort pas de pension pour autre chose.

Mme SAVIGNY, riant.

Oh ! c'est différent !

ANTONINE.

Oui, oui... nous savons ça, aujourd'hui... Aussi, il fallait voir ces demoiselles, quand j'ai été ce matin leur faire mes adieux au parloir... comme elles m'entouraient !... il fallait les entendre, comme elles me pressaient de questions : L'as-tu vu ? sais-tu comment il est ? est-ce un avocat ? un banquier ? un agent-de-change ? — Mesdemoiselles, je ne le connais pas.—Ah ! elle ne le connaît pas ! elle fait la réservée avec nous, au moment de nous quitter ! Fi ! que c'est mal ! — Mesdemoiselles, je vous donne ma parole d'honneur que je ne le connais pas. — Eh bien ! me disait l'une, à ta place, je voudrais qu'il eût un état honorable, de l'esprit... et de la fortune : ou plutôt, reprenait une autre, un rang dans le monde, un grand nom... et de la fortune ; ou, ce qui vaut mieux, ajoutait une troisième : un beau caractère, une réputation sans tache... et de la fortune... Ah ! par exemple, sur ce dernier point, elles étaient toutes d'accord ; l'une le voulait blond, l'autre brun, l'autre jeune ; mais toutes le voulaient riche. Je n'ai rien pu répondre, comme vous pensez ; je me suis même gardée de leur laisser deviner mon sentiment, dans la crainte qu'il ne se trouvât pas parfaitement d'accord avec la personne... Je n'ai pas voulu m'engager ; mais j'ai bien promis de leur écrire aujourd'hui même et le nom du jeune homme, et son état, et mon opinion sur son compte.

Mme SAVIGNY.

Ma bonne amie, si au lieu d'une pension, je t'avais mise dans un couvent, je croirais qu'on vous avait condamnées au silence hier...

ANTONINE.

Et que je m'en dédommage aujourd'hui?

Mme SAVIGNY.

Précisément. Je regrette de troubler une joie qui te va si bien; mais je t'avoue que, par une inconcevable imprévoyance, je n'ai pas songé à ce futur qui t'occupe tant, et qu'il n'est pas question pour toi de mariage.

ANTONINE.

Comment, il se pourrait!.. ce jeune homme qui était là...

Mme SAVIGNY, avec vivacité.

Ne pouvait-il y être pour un autre motif? des relations de monde, de voisinage... Je ne sais ce qui peut vous faire supposer...

ANTONINE.

Oh! rien. (A part.) Ce n'est peut-être pas celui-là.

Mme SAVIGNY.

Je serais fâchée de te voir persister dans une pensée que rien ne légitime, je te le répète.

ANTONINE.

Ah! ma tante, dès que vous me l'assurez... (A part.) Allons, on veut me faire un mystère de ce qui se passe.

Mme SAVIGNY.

Tu dis?

ANTONINE.

Rien. Vous comprenez?.. moi, je trouvais tout naturel de croire qu'il s'agissait pour moi... tout le monde en est convaincu a la pension. Cela pourrait même n'avoir aucun rapport avec ce jeune homme... et cependant... mais dès que vous me dites que j'ai tort... cela suffit... je n'en demande pas davantage. (A part.) On me cache la personne; mais je la devinerai.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BIDAULT.

BIDAULT, entrant couvert de poussière.*

Ouf! quelle chaleur!.. je n'en peux plus.

Mme SAVIGNY.

Ah! vous voilà, M. Bidault!

* Bidault, Antonine, Mme Savigny

BIDAULT, apercevant Antonine.

C'est elle !

Mme SAVIGNY.

Comment se fait-il que vous n'ayez pas rencontré ma nièce ?

BIDAULT.

Je ne sais, madame... j'ai pourtant marché assez long-temps, et à moins que je ne me sois trompé de route...

ANTONINE.

Nous avons pris le chemin de traverse.

BIDAULT, à part.

C'est avoir du malheur.

Mme SAVIGNY.

Votre empressement ne vous a pas servi ; j'en suis vraiment désolée... et par la poussière qu'il fait...

BIDAULT.

Non, non... du tout, madame, je vous assure... c'est un bonheur d'être dehors.

Mme SAVIGNY, riant.

Sur la grande route !

ANTONINE.

Où il n'y a pas d'ombre?

BIDAULT, à part.

Cela me fait jouer un rôle ridicule. (Haut à Mme Savigny.) J'oubliais de vous dire, madame, que votre courrier est arrivé. Je crois que, parmi d'autres lettres, il s'en trouve une de votre avoué, probablement relative à votre procès.

Mme SAVIGNY.

On ne me les a pas remises ?

BIDAULT.

Elles sont dans votre boudoir.

Mme SAVIGNY.*

Je vais être forcée de répondre, peut-être. Antonine voudra bien vous tenir compagnie quelques instans... Vous m'excusez?

BIDAULT.

Comment donc! (A part.) Nous serons seuls... j'ai fort adroitement profité de l'occasion.

Mme SAVIGNY.

A tout à l'heure.

AIR : Walse de Jacquemine.

Mme SAVIGNY.

Pour un moment, souffrez que je vous quitte:
Je veux donner la journée au plaisir :
De ces ennuis bientôt je serai quitte,
Et, libre enfin, je vais vous revenir.

* Bidault, Mme Savigny, Antonine.

(Bas à Antonine.)

Ce que j'ai dit, tu le crois, je l'espère,
Et maintenant il t'est bien démontré
Qu'on ne te cache aucun secret, ma chère.

ANTONINE.

Aucun.

Mme SAVIGNY.

C'est bien!

ANTONINE, à part.

Je le découvrirai.

ENSEMBLE.

Mme SAVIGNY.

Pour un moment, souffrez que je vous quitte:
Je veux donner la journée au plaisir:
De ces ennuis bientôt je serai quitte,
Et, libre enfin, je vais vous revenir.

ANTONINE.

Toujours discrète, elle sort et nous quitte:
Je n'en pourrai jamais rien obtenir:
Elle se tait, mais je saurai bien vite
Dans quel dessein l'on m'a fait revenir.

BIDAULT.

Fort à propos, vraiment elle nous quitte.
Un tête-à-tête! ah! pour moi, quel plaisir!
De ce hasard, au moins, profitons vite...
Dans un moment elle va revenir.

(Madame Savigny rentre chez elle.)

SCÈNE VII.

BIDAULT, ANTONINE.

BIDAULT.

J'ai du malheur, mademoiselle; l'espérance de vous voir quelques minutes plutôt, m'a fait manquer le moment de votre arrivée.

ANTONINE.

Monsieur, c'est à moi seule de le regretter, sans doute.

BIDAULT.

Mes traits ne sont point restés dans votre mémoire? je n'ose l'espérer du moins. Cependant, ce n'est pas la première fois que nous nous rencontrons.

ANTONINE.

Monsieur était peut-être lié avec mon père? j'étais si jeune quand j'ai eu le malheur de le perdre...

BIDAULT.

Non, Mademoiselle: c'est-à-dire si, je l'ai bien connu... mais...

(A lui-même.) Diable! ça n'est pas agréable. (Haut.) Mais le souvenir que j'invoque ne remonte pas si loin... C'est au bal, l'hiver dernier, que j'ai eu le plaisir de vous voir. Vous ne vous rappelez pas?..

ANTONINE, avec embarras.

Pardon, Monsieur... oui... je crois... en effet...

BIDAULT.

A la bonne heure!..

ANTONINE, à part.

Je ne m'en souviens pas du tout.

BIDAULT.

Je n'avais garde, moi, d'oublier celle que toutes les bouches désignaient comme la plus jolie.

ANTONINE, à elle-même.

Il est fort aimable, ce vieux Monsieur.

BIDAULT.

Cet heureux temps de plaisirs et de fêtes est passé; heureusement l'hiver nous le ramènera. D'ici là, vous trouverez, peut-être, la maison de Madame votre tante moins gaie, moins animée que vous ne le pensiez.

ANTONINE, à part.

Il a l'air assez bavard; si je pouvais par lui savoir quelles sont les connaissances de ma tante.

BIDAULT.

Plaît-il?

ANTONINE.

Rien... pardon.

BIDAULT.

Mme Savigny voit peu de monde à Paris.

ANTONINE.

Et ici?.. à la campagne?

BIDAULT.

Deux personnes seulement : moi... et... un jeune homme que vous avez, peut-être, rencontré en arrivant.

ANTONINE.

Voilà tout?

BIDAULT.

Oui.

ANTONINE.

Absolument tout?.. vous ne vous trompez pas?

BIDAULT.

Non : ce jeune homme... et...

ANTONINE, à part avec joie.

C'est lui!.. ce ne peut-être que lui... j'en étais sûre.

BIDAULT.

Cette solitude vous effraie déjà sans doute?

ANTONINE, avec un petit ton important.

Pourquoi donc? je ne vois en elle rien que d'agréable : c'est le choix plutôt que le nombre de nos connaissances ou de nos amis qui fait le charme d'une société, et telle conversation doit son intérêt moins à son sujet qu'à la *qualité* de la personne que l'on écoute.

BIDAULT.

Vous m'enchantez en parlant ainsi : la plupart des demoiselles ne rêvent à votre âge que les plaisirs et l'éclat du monde : c'est une suite de leur éducation; je suis loin de les en blâmer : en pension, on craint de fixer leur esprit sur l'avenir : il n'est question entre elles que de leur position de jeunes filles, et elles ne songent guère à ce qui les attend plus tard.

ANTONINE.

Monsieur, je vous assure qu'elles s'en occupent beaucoup à présent.

BIDAULT.

Tant mieux, si toutes vos compagnes savent acquérir comme vous, et d'aussi bonne heure, ce jugement et cette raison que j'admire. (A lui-même.) Elle est charmante. (Haut.) Il peut arriver en effet qu'elles en aient besoin bien vite... quelquefois le mariage suit de près leur sortie de pension.

ANTONINE, à part avec joie.

Allons donc! nous y voilà! je le savais bien!

BIDAULT.

Et alors combien il est heureux pour l'homme qui aspire à leur main de trouver en elles toutes les qualités qui vous distinguent. Alors, on peut sans crainte interroger leurs sentimens... et si vous étiez dans cette situation...

ANTONINE.

Monsieur... (A part avec joie.) Comme le cœur me bat!

BIDAULT.

Pardon : ma supposition vous embarrasse; mais vous me pardonneriez sans doute, si vous saviez quel intérêt je prends à votre réponse, et combien je suis impatient de la connaître.

ANTONINE.

Vous, Monsieur? comment?

BIDAULT.

De votre consentement ou de votre refus dépend le sort de quelqu'un... qui me tient de bien près. Vous parler de lui, c'est vous parler de moi.... Je suis garant de la vivacité de son amour, de la sincérité de sa passion...

ANTONINE, à elle-même.

C'est le père!..

BIDAULT.

Mais cela ne suffit pas, et il faut encore que vous ayez fait connaître vos sentimens.

ANTONINE, à part.

C'est le père. (Haut.) Monsieur, je sens tout ce qu'une pareille recherche a de flatteur pour moi, mais je dépends de ma tante; c'est à elle qu'il appartient de prononcer : quand elle m'aura fait connaître sa volonté, j'obéirai sans murmure, en lui demandant quelques jours, afin de bien étudier le caractère de la personne dont elle approuvera la démarche.

BIDAULT.

Oh! c'est bien ainsi que je l'entends, et vous me comblez de joie. (A part.) Elle est ravissante. (Haut.) Mais Madame votre tante n'apportera, je l'espère, aucun obstacle à l'accomplissement des vœux que je fais.

ANTONINE, à part.

Je le crois bien. (Haut.) Elle les connaît peut-être déjà?

BIDAULT.

Elle est dans une position qui la rendra plus facile, plus favorable. Et tenez, puisque vous m'accueillez avec tant d'indulgence et que nous nous entendons si bien, je vais vous découvrir un secret.

ANTONINE.

Vraiment?

BIDAULT.

Mais vous serez discrète?

ANTONINE.

Comme un conspirateur : que c'est amusant!..

BIDAULT.

Eh bien! Mme Savigny aura moins d'objections à me faire aujourd'hui que dans un autre temps; et la raison c'est que si vous songez à vous marier, elle est sur le point de se marier aussi.

ANTONINE.

Avec vous!.. c'est charmant!

BIDAULT, anéanti.

Comment? avec...

ANTONINE.

Ah! ma tante, vous êtes mystérieuse à ce point! ah! vous me cachez jusqu'aux projets que vous formez pour vous-même?

BIDAULT.

Comment avec...

ANTONINE.

Mais tout se découvre enfin!.. oui... oui... au fait c'est très bien... elle sera heureuse... je n'en doute pas. Bonne tante! vous la rendrez heureuse... Mon Dieu! Monsieur, comme vous êtes devenu sérieux? comme vous me regardez?.. vous repentez-vous de ce que vous m'avez dit?

BIDAULT.

Non, non : pas du tout.

ANTONINE.

Je serai discrète, ne craignez rien. (A elle-même.) C'est singulier : il a l'air si désappointé ! (Haut.) Est-ce que je vous ai mal compris?

BIDAULT.

En aucune façon.

ANTONINE.

C'est bien avec vous que ma tante a le projet...

BIDAULT.

De se marier? (Avec un soupir.) Oui... oui... oui...

ANTONINE.

C'est bien la main de Monsieur votre fils que vous me proposiez tout à l'heure?

BIDAULT.

Je n'ai pas d'enfant... mais c'est égal.

ANTONINE.

Ah! mon Dieu! est-ce qu'en me priant de consentir à une union prochaine vous auriez parlé pour v...

BIDAULT, l'interrompant vivement.

Du tout!.. non...

ANTONINE, à part.

Oh! par exemple!.. son air d'embarras!.. ces deux mariages projetés!.. un vieillard!.. me sacrifier, moi!.. ma tante!.. vouloir me sacrifier!.. elle ne viendra pas à bout de le faire... je n'y consentirai pas... je ne le veux pas... mais seulement d'en avoir eu la pensée... c'est affreux à elle... c'est indigne.

BIDAULT, à part.

Je suis fort triste.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, Mme SAVIGNY, puis LÉON.

Mme SAVIGNY, qui a sonné dans la coulisse, à un domestique qui entre en même temps qu'elle.

Ces lettres à la poste. (A Bidault.) Je suis fâchée de m'être absentée si long-temps, et pour me dédommager, j'espère que vous voudrez bien rester à dîner avec nous?

(Elle va à sa table où sont ses dessins et s'y assied.)

BIDAULT.

Madame...

LE DOMESTIQUE, annonçant avant de sortir.

M. Léon.

Mme SAVIGNY, à Léon.

Vous arrivez au moment où j'ai besoin de vos conseils.* Ce n'est

* Bidault, Antonine, Léon, Mme Savigny.

pas à l'avocat que j'en demande ; grâce au ciel j'ai répondu à mon avoué, et je n'ai plus à entendre parler d'affaires aujourd'hui. C'est à l'artiste que je m'adresse. Voyez : je ne suis pas contente de mon paysage : il ne me paraît pas rappeler assez la Suisse. Comment le trouvez-vous ?

LÉON.

Délicieux !

Mme SAVIGNY, en souriant.

Prenez garde ! ce sont des conseils que je vous demande.

ANTONINE, à part en les regardant.

C'est cela !.. je vois à présent quel est celui que ma tante doit épouser, et qui l'on me destine à moi !.. oh ! par exemple !.. c'est trop fort !

LÉON, à part.

Mlle Antonine à une petite figure boudeuse... est-ce que Bidault lui aurait déjà parlé ?

Mme SAVIGNY, continuant son aquarelle, à Antonine assise à l'autre table.

Mon amie, j'ai l'habitude de consacrer tous les jours deux heures à l'étude : si tu le veux, et quand tu seras bien à ton aise ici, nous travaillerons ensemble.

BIDAULT, à Antonine, qui parcourt quelques volumes avec humeur.

Mademoiselle dessine ?

ANTONINE.

La tête seulement, Monsieur : on n'a jamais voulu me laisser aller jusqu'à l'académie.

Mme SAVIGNY.

Ma nièce est musicienne.

BIDAULT.

Ah !

Mme SAVIGNY.

Et très forte musicienne... vous en jugerez.

ANTONINE, à part.

Oh ! non ! par exemple ! (Haut.) Mon Dieu ! ma tante, j'ai bien négligé mon piano depuis quelque temps... je ne le regrette pas au reste, car ces talens d'agrément que l'on acquiert en pension ne sont cultivés que lorsqu'on y est... une fois dans le monde on les oublie bien vite.

BIDAULT.

Pourquoi ?

ANTONINE.

Oh ! que sais-je ? faute d'émulation, peut-être, ou bien encore parce qu'on se trouve dans une position telle que n'ayant plus de plaisir à les entendre louer, il devient indifférent de les perdre.

LÉON, à part en riant.

Bidault a parlé.

BIDAULT.

C'est possible... cependant il arrive aussi que...

ANTONINE.

Oh ! Monsieur, c'est très rare.

BIDAULT.

Vous voyez pourtant que Madame votre tante a conservé...

ANTONINE.

C'est très rare ; et, à cet exemple, je pourrais en opposer mille... mon Dieu ! Sans aller plus loin, celui de l'élève la plus forte en dessin qu'il y ait eu à la pension. Voilà deux ans qu'elle en est sortie pour se marier, et, depuis ce temps, elle n'a pas touché un pinceau. Il est vrai que sa situation ne lui permet guère d'y songer.

BIDAULT.

Ah ! elle n'est pas brillante ?

ANTONINE.

Sous le rapport de la fortune... pardonnez-moi : vingt-cinq ou trente mille francs de rente...

BIDAULT.

C'est gentil.

ANTONINE.

Mais elle a un vieux mari.

BIDAULT.

Ah !.. et elle est malheureuse ?

ANTONINE.

Du tout, c'est lui qui est malheureux.

LÉON, cherchant à étouffer un éclat de rire.

Ah ! ah ! c'est charmant !

Mme SAVIGNY.

Plaît-il ?..

LÉON, se penchant vers elle et indiquant son aquarelle.

Charmant.

Mme SAVIGNY.

C'est bien ainsi ! (Avec un peu de dépit, voyant Léon regarder du côté de Bidault et d'Antonine, en riant.) Vous ne vous apercevez pas, M. Léon, que vous n'êtes, ni à ce que je fais, ni à ce que je vous demande.

ANTONINE, à elle-même.

Je suis bien aise de lui avoir dit cela en passant.

Mme SAVIGNY, à Léon, qui involontairement se détourne encore pour regarder Bidault, et qui rit de nouveau.

Tenez, je crois que nous ferons mieux de cesser, car moi-même, je ne me sens pas disposée... (Elle s'est levée.) Ma nièce voudra bien continuer ses histoires de pension, qui paraissent amuser tout le monde ici, excepté M. Bidault pourtant*.

* Bidault, Antonine, Mme Savigny, Léon.

BIDAULT.

Moi, Madame?.. au contraire... je trouve cela très gai, je vous assure.

Mme SAVIGNY.

Eh bien! Antonine?

ANTONINE, se levant.

Mais, ma tante... je n'ai rien à dire.

Mme SAVIGNY.

Sur un pareil sujet?.. Allons! dès qu'il ne sagit que de celui-là...

ANTONINE.

Mais ma tante, je suis prête à causer de tout autre chose... En vérité, vous me feriez passer pour une sotte.

Mme SAVIGNY.

Non, mais pour un enfant encore tout imbu de ce qui l'a frappé et qui pense que tout le monde s'intéresse à ces petites anecdotes de jeune fille.

ANTONINE.

Mon Dieu! ces anecdotes, quelque peu importantes qu'elles paraissent, ont cependant leur intérêt dans certaines circonstances. C'est par l'exemple d'autrui qu'on apprend à se conduire, et celui que je citais tout à l'heure vaut, peut-être, la peine qu'on le remarque.

Mme SAVIGNY.

Pourquoi? à qui peut-il être utile?

ANTONINE.

Mon Dieu! à personne; mais si je me trouvais dans une position semblable, j'en profiterais.

BIDAULT, à part.

Moi aussi.

Mme SAVIGNY.

Profiter... de quoi?.. de cet exemple?.. quel est-il donc déjà?.. C'est-à-dire que tu ne consentirais pas à devenir la femme d'un mari de cet âge?..

ANTONINE.

Pas plus qu'à épouser un homme plus jeune que moi... si je tenais à être heureuse.

BIDAULT, à part.

Aïe!

Mme SAVIGNY, avec un dépit qui va croissant.

Ah! encore un précepte!.. et à qui s'adresse celui-ci?.. qui doit le méditer?.. qu'est-ce que cela veut dire?

ANTONINE.

Rien... rien... certainement cela ne regarde personne.

Mme SAVIGNY.

Vous avez encore un exemple, sans doute, un exemple tout prêt... Voyons, dites-le... je vous écoute.

ANTONINE.

Moi?.. mais... en aucune façon.

Mme SAVIGNY.

Quelqu'étourdie, n'est-ce pas, qui aura joué follement son bonheur, son avenir? que votre sagesse a blâmée?.. qu'elle ridiculise, peut-être?.. Mais n'y a-t-il que cet exemple au monde? ne pourrait-on lui en opposer? et celui-là même est-il bien concluant, bien véritable?.. Cette femme a-t-elle été se plaindre? l'avez-vous entendue? vous l'a-t-elle dit?.. Pourquoi n'aurait-elle pas les qualités qui peuvent rendre un homme heureux, et pourquoi faut-il que cet homme mente à ses promesses, à son honneur?.. Cela peut-être vrai sans doute; mais le contraire est possible aussi... Allons! répondez... répondez... vous voyez bien que nous vous écoutons.

ANTONINE, avec un grand embarras.

Je n'ai rien à répondre... j'ignorais que je vous blesserais à ce point.

Mme SAVIGNY.

Moi, encore!.. toujours... De quoi serais-je blessée? qu'y a-t-il là qui me concerne?.. Si cela pouvait s'adresser à moi, il m'eût donc fallu prendre ce que vous avez dit pour une leçon?.. En vérité cela est étrange, et votre persévérance à faire de tout ceci une question qui me soit personnelle est d'une désobligeance que rien n'égale.

ANTONINE.

Oh! ma tante, pardonnez-moi... je suis toute tremblante... et vous ne m'avez jamais parlé avec le visage que vous avez en ce moment.

BIDAULT, à part.

Aïe! aïe!

Mme SAVIGNY.

Encore!.. vos observations me... laissez-moi... j'ai besoin d'être seule...

ENSEMBLE.

AIR : En ces lieux désormais. (DEMON DE LA NUIT.)

Mme SAVIGNY.

J'essaierais vainement
De lutter davantage;
Je m'oublie... eh! comment
Me contraindre à présent?

BIDAULT.

Ce dépit d'un moment
A révélé son âge ;
J'entrevois à présent
Un nouveau dénoûment.

ANTONINE.

Ce dépit d'un moment
Est hélas! mon ouvrage ;
Et je ne puis vraiment
La quitter à présent.

LÉON.

Sur ce front si charmant,
Ah ! quel sombre nuage !
Je ne sais plus vraiment
Si c'est elle à présent.

Mme SAVIGNY, seule et à part.

Malgré moi cet outrage
A trahi mon dépit ;
Cachons-leur un visage
Où mon trouble est écrit.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

J'essaierais vainement, etc.

(Antonine suit Mme Savigny qui rentre chez elle.)

SCÈNE IX.

BIDAULT, LÉON.

BIDAULT, après un instant de silence.

Hein ?

LÉON, distrait.

Quoi ?

BIDAULT.

Mme Savigny...

LÉON.

Après ?

BIDAULT.

Ici... (Il indique le front.) Vous avez remarqué ?.. La colère est terrible pour cela... elle vous imprime au front votre acte de naissance.

LÉON, avec humeur.

Je ne sais ce que vous voulez dire.

BIDAULT, montrant son doigt.

Longue de ça, cher ami... en travers... bien prononcée!.. et vous l'avez vue.

LÉON.

Je vous répète...

BIDAULT.

Vous l'avez vue... elle ne s'effacera plus maintenant... elle est gravée dans votre mémoire... Ah! jeune homme, la voilà la figure dont je vous parlais ce matin... celle de 1805, devant laquelle le charme disparaît, l'illusion s'efface... le coup est porté... interrogez vos sentimens... descendez en vous-même... Vous aimiez Mme Savigny... vous ne l'aimez plus... vous l'aimez peu... vous l'aimez moins... vous la tromperiez désormais en l'épousant.

LÉON.

Monsieur!

BIDAULT.

Vous vous tromperiez vous-même, ce qui serait aussi funeste. Vous agiriez en insensé...

LÉON.

Parbleu! il vous sied bien...

BIDAULT.

Oh! moi! j'allais faire une sottise impardonnable; moi, j'aurais dû partager le sort de tant d'autres, qui ne l'ont pas aussi bien mérité. J'avais raison ce matin... vous aviez raison... je ne l'ai jamais si bien senti qu'en écoutant tout à l'heure l'anecdote... il faut à la nièce un mari de son âge; à Mme Savigny un homme qui la comprenne... Il en est temps encore : rentrons dans le vrai... reportez à Antonine des hommages qui ne seront durables que pour elle; je reprends pour sa tante un amour... interrompu, mais auquel les périls que j'ai courus ont donné une nouvelle énergie.

LÉON.

Monsieur, pour qu'une offre aussi étrange fût acceptable, il faudrait d'abord que cette impression dont vous parlez fût réelle et que...

BIDAULT.

Vous ne la nierez pas! vos regards, vos paroles, tout vous a trahi.

LÉON.

Monsieur!

BIDAULT.

Et je dis plus...

LÉON.

Monsieur! je ne sais ce qui a pu vous faire supposer un changement que je ne soupçonne pas. J'aime Mme Savigny...

BIDAULT.

1805.

LÉON.

J'ose espérer que cet amour ne lui déplaît point...

BIDAULT.

Longue de ça!

LÉON.

Et rien ne pourra altérer les sentimens que je lui ai voués.

(Il sort.)

SCÈNE X.

BIDAULT.

Vaines paroles :

«Il fuit en emportant le trait empoisonné.»

Sa délicatesse se refuse à un aveu qui lui coute, mais elle seule le retient encore. Ah! jeune homme, à nous deux à présent! D'un amour qui s'éteint à un autre qui commence la pente est insensible... je me charge de vous le prouver... Vous aimerez celle qui vous convient, vous me laisserez le champ libre, et nous verrons alors si Mme Savigny résistera à une passion qui n'aura plus de rivale.

SCÈNE XI.

ANTONINE, BIDAULT.

ANTONINE, à part.

Ma tante m'a pardonné, mais elle veut être seule... et... Encore ce vieux Monsieur!

BIDAULT, à part.

La nièce! (Haut.) Veuillez m'entendre un instant, Mademoiselle.

ANTONINE, faisant un mouvement pour s'en aller.

Pardon, Monsieur, mais...

BIDAULT.

Oui... je comprends... vous craignez une conversation pareille à celle de tantôt... mais je puis vous rassurer à cet égard... je vais même commencer par là. Vous savez ce projet dont je vous avais dit deux mots?.. j'y renonce formellement.

ANTONINE.

Monsieur...

BIDAULT.

Formellement... ainsi vous pouvez sans crainte exprimer...

ANTONINE, en sautant.

Ah! quel bonheur!

BIDAULT, à part.

Que j'ai bien fait!

ANTONINE.

Vous ne m'épouserez pas?

BIDAULT.

Ma parole d'honneur !.. A présent nous pouvons causer à notre aise, amicalement, n'est-ce pas?

ANTONINE, avec empressement.

Oh! oui! certainement... tant que vous voudrez.

BIDAULT.

Ah!.. Madame Savigny est enfermée chez elle?

ANTONINE.

Oui... elle a couru à son miroir en rentrant.

BIDAULT.

Très bien. Aimez-vous votre tante, mademoiselle?

ANTONINE.

Si je l'aime !.. De tout mon cœur.

BIDAULT.

L'aimez-vous au point de vous sacrifier pour elle, s'il le fallait?

ANTONINE.

A l'instant même.

BIDAULT.

Je n'en veux pas davantage.

Mme SAVIGNY, sortant de chez elle.

Ma résolution est prise... et...

(Elle s'arrête à l'aspect d'Antonine et de Bidault.)

BIDAULT.

Il faut empêcher son mariage.

Mme SAVIGNY, à part.

Un complot! ah ! ceci pique ma curiosité.

(Elle rentre doucement chez elle.)

BIDAULT.

La sauver malgré elle, au besoin.

ANTONINE.

Comment?

BIDAULT.

Il n'y a que deux choses à faire pour cela. D'une part, attirer ailleurs l'attention du jeune homme; cela vous regarde. De l'autre, forcer madame Savigny à conserver le plus possible la figure qu'elle avait en nous quittant... Je m'en charge...

ANTONINE.

Vous croyez que...

BIDAULT.

Ah! si elle pouvait garder quelque temps cette expression-là... elle serait sauvée... Je ne désespère pas de la lui faire retrouver... avec quelques contrariétés habilement ménagées...

ANTONINE.

Monsieur! mais c'est mal, et, pour ma part, je ne consentirai jamais...

BIDAULT.

Aimez-vous votre tante?

ANTONINE.

De tout mon cœur.

BIDAULT.

Eh bien! ce que je vous demande... ce que je me propose de faire... c'est pour elle... dans son intérêt... pour son bon heur... M. Léon l'aime déjà moins.

ANTONINE.

Que dites-vous?

BIDAULT.

Il l'aime moins.

ANTONINE.

Depuis quand?

BIDAULT.

Depuis tantôt... et... si j'osais dire toute ma pensée... depuis ce matin.

ANTONINE.

Monsieur!

BIDAULT.

Oui... depuis votre arrivée. Votre âge, vos goûts vous rapprochent... Mon Dieu! c'est tout simple... et à son insu... Il est très intéressant ce jeune homme... Ça ne dépend pas de lui... mais ce qui lui arrive en ce moment peut lui arriver demain... dans quelque temps, lorsque des nœuds indissolubles... et alors, songez à sa position... à celle de votre tante infortunée... Alors, elle pleurerait son aveuglement; mais il serait trop tard...

ANTONINE.

En effet.

BIDAULT.

Il serait trop tard... Heureusement, nous ne l'abandonnons pas.

ANTONINE.

Oh! non! pauvre tante!

BIDAULT.

Nous veillons sur elle...

ANTONINE.

Pour le préserver d'un malheur.

BIDAULT.

D'une catastrophe...

ANTONINE.

Possible...

BIDAULT.

Certaine...

ANTONINE.

Irréparable... que je me reprocherais toute ma vie de n'avoir pas empêchée.

BIDAULT.

Et moi !..

ANTONINE.

Vous, monsieur !.. que ferez-vous de votre côté pour ma tante ?

BIDAULT.

Je l'épouserai.

ANTONINE.

Oh ! oui ! n'est-ce pas ?

BIDAULT.

Je l'épouserai... puisque vous vous sacrifiez pour elle... il faut bien que de mon côté... Mais il n'y a pas un instant à perdre... il faut agir.

ANTONINE.

Dès aujourd'hui.

BIDAULT.

Nous entendre...

ANTONINE.

Prendre bien nos mesures...

BIDAULT.

Voir le jeune homme...

ANTONINE.

L'isoler...

BIDAULT.

Lui plaire...

ANTONINE.

L'occuper...

BIDAULT.

L'épouser...

ANTONINE et BIDAULT, en même temps.

Et sauver ma tante.
Et sauver votre tante.

SCÈNE XII.

ANTONINE, BIDAULT, LÉON.

BIDAULT, à l'aspect de Léon.

Chut ! (Haut.) Ah ! c'est vous, M. Léon.

LÉON.

Oui, je me suis souvenu que madame Savigny avait témoigné le désir de visiter le beau parc du baron d'Olbray, et j'ai demandé pour elle une autorisation que je lui apporte.

BIDAULT.

C'est on ne peut plus aimable. (A part, en se frottant les mains.) Elle ne pourra jamais aller jusque-là. (Haut.) On dit cette propriété magnifique... Vous-même êtes très curieux de la voir?

LÉON.

En effet.

ANTONINE, avec joie.

Nous irons aujourd'hui?

LÉON.

Madame Savigny décidera...

BIDAULT.

Vous aimez la campagne, mademoiselle?

ANTONINE.

Beaucoup.

BIDAULT.

Et la promenade?

ANTONINE.

Passionnément.

BIDAULT.

Même lorsqu'elle se prolonge un peu loin?..

ANTONINE.

Certes.

BIDAULT.

C'est comme M. Léon. Il ne voudrait jamais s'arrêter, et si on l'écoutait... malheureusement on ne l'écoute pas... et il est toujours contraint de renoncer...

LÉON.

Madame Savigny n'est pas visible?

ANTONINE, bas à Bidault.

Il ne parle que de ma tante.

BIDAULT, de même à Antonine.

C'est affecté. (A Léon.) Vous êtes venu à cheval?

LÉON.

Oui.

BIDAULT.

Sur votre petite jument? Une jolie bête.

ANTONINE.

Que je vois là-bas, à la grille? En effet, elle me paraît charmante. Ah! que ma tante est heureuse! elle monte à cheval, elle! *

BIDAULT.

Ah! c'est-à-dire...

ANTONINE.

Elle y monte, et très bien.

* Bidault, Antonine, Léon.

BIDAULT.

C'est-à-dire...

ANTONINE.

Très bien : je le sais... et j'en appelle...

LÉON, un peu confidentiellement à Antonine.

Oui... malheureusement, madame Savigny est comme la plupart des dames... assez peureuse...

ANTONINE, feignant la surprise.

Ah !

LÉON.

Et je crois qu'on ne lui fait pas grand plaisir lorsqu'on lui propose... (Bidault va sonner vivement.)

BIDAULT, à Léon qui se tourne de son côté.

Ne faites pas attention.

(Il parle bas à un domestique qui vient d'entrer.)

ANTONINE.

C'est là ce que je ne comprends pas. Il me semble pourtant que c'est donner à la promenade un attrait de plus.

LÉON.

N'est-ce pas ? Oh ! je voudrais que vous pussiez le lui faire entendre.

ANTONINE.

Et puis on s'aventure au loin : ce sont tous les jours des courses nouvelles.

LÉON.

Sans doute.

ANTONINE.

Presque de petits voyages.

LÉON.

Qui ont quelquefois aussi leurs impressions, leurs souvenirs.

BIDAULT, au domestique,

Dites que c'est pour moi : allez. (Le domestique sort.)

ANTONINE.

Et les voyages !

LÉON.

Vous les aimeriez ?

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, Mme SAVIGNY.

BIDAULT, à part.

Madame Savigny !

Mme SAVIGNY, à part.

A mon tour, à présent.

(Elle regarde quelques instans Bidault, qui affecte un air distrait, et Léon et Antonine, qui causent ensemble sans l'apercevoir.)

BIDAULT, fredonnant.*

Hem! hem!

Mme SAVIGNY, à elle-même, en riant.

M. Bidault a un air de triomphe!.. (Haut.) Eh bien! messieurs... ma nièce est ici depuis ce matin, et personne encore ne lui a offert de visiter les environs... elle n'est pas même descendue au jardin, je crois... Vous ne savez donc pas quel besoin d'air et de liberté a une pauvre recluse qui vient de passer une année entière entre quatre murs!

ANTONINE.

Ah! ma tante, ces messieurs ont projeté une promenade charmante, au contraire. Nous allons visiter un parc magnifique. (Indiquant Léon.) Monsieur a eu la complaisance d'aller chercher, pour vous, des billets...

Mme SAVIGNY.

Qu'il apporte?.. Vraiment? c'est avoir doublé mon plaisir que de les avoir eus aujourd'hui... Je ne sais comment vous remercier, M. Léon, car chaque jour je dois quelque chose de plus à votre obligeance.**

BIDAULT.

Elle est radieuse, à présent.

Mme SAVIGNY.

J'avoue que cette promenade, à laquelle je ne m'attendais pas...

ANTONINE.

Vous cause autant de joie qu'à moi?

Mme SAVIGNY.

Oui.

BIDAULT.

Malgré la fatigue qu'elle promet?

Mme SAVIGNY.

Vous la craignez?

BIDAULT.

Moi! (A part.) Diable! cette figure-là lui va beaucoup mieux que l'autre.

Mme SAVIGNY.

Comment, Antonine? tu savais cela et tu n'es pas venue me prévenir?

ANTONINE.

Ma tante, monsieur ne fait que d'arriver... et puis... j'ai été retenue par M. Bidault.

Mme SAVIGNY.

Qu'une partie de campagne ne trouve jamais bien empressé... quoiqu'il aime la promenade... mais la promenade solitaire... à midi... sur la grande route. (Elle rit et va s'asseoir à gauche.)

* Bidault, Mme Savigny, Antonine, Léon.

** Mme Savigny, Léon, Antonine, Bidault.

LÉON, bas en souriant.

Celle de ce matin avait sans doute un but que nous ne devinons pas.

Mme SAVIGNY, de même.

Je le connais.

LÉON, de même.

Oh! non.

Mme SAVIGNY.

Si... qu'en dit ma nièce?

LÉON.

Comment? vous savez?

Mme SAVIGNY, riant aux éclats.

Ah! ah! ah!

ANTONINE, bas à Bidault.

Comme ma tante est gaie!

BIDAULT, de même à Antonine.

Oui, il lui a pris tout-à-coup un redoublement de bonne humeur.

LÉON, à Mme Savigny.

Vous trouvez, comme moi, que ce projet était...

Mme SAVIGNY.

Extravagant. (Haut.) J'ai envie de mettre pour notre promenade ce chapeau que l'on m'a envoyé hier...

LÉON.

Et qui vous sied si bien?

ANTONINE, bas à Bidault.

Je ne sais pas si vous l'avez remarqué; mais ma tante est charmante.

BIDAULT, de même.

Oui... elle rajeunit... cela arrive assez mal à propos.

Mme SAVIGNY, riant aux éclats.

Ah! ah! ah!

LÉON.

Qu'avez-vous?

Mme SAVIGNY.

Rien... ce cher M. Bidault... vous ne savez pas à quel point je le tourmente en ce moment... Ah! ah! ah!

BIDAULT, à part.

Encore!.. je n'ai jamais vu... on dirait qu'elle se moque de moi.

ANTONINE, à Bidault.

Si nous n'y prenons garde, ma tante se perdra. M. Léon n'est occupé que d'elle...

BIDAULT, à Antonine.

Il faut attirer son attention.

ANTONINE.

Comment?

BIDAULT.*

Mettez-vous au piano.

LÉON.

Cette gaîté vous va à merveille, Madame.

Mme SAVIGNY.

C'est que jamais je ne me suis sentie plus heureuse qu'en ce moment.

LÉON.

En vérité? et ce bonheur vous le trouvez...

Mme SAVIGNY.

Dans tout ce qui m'entoure... dans notre petite causerie à voix basse... (Antonine joue quelques préludes.) Jusque dans la figure contrariée de M. Bidault... qui n'est pas aussi plaisante pour vous que pour moi, je vous l'assure.

BIDAULT, à Antonine, en voyant que Léon et Mme Savigny continuent de causer.

Plus fort.

LÉON.

Je crois qu'il commence à s'apercevoir que ses projets...

Mme SAVIGNY.

Ne réussiront qu'autant que je le voudrai bien... je le crois aussi.

BIDAULT.

Joli talent!

Mme SAVIGNY.

Vous disiez donc que cette gaîté...

BIDAULT, bas à Antonine.

Plus fort! (Haut.) Joli talent!.. n'est-ce pas? ah! délicieux!

Mme SAVIGNY.

Plaît-il? vous trouvez? sincèrement? j'en suis charmée... car je compte sur lui pour embellir mes soirées cet hiver.

BIDAULT, à part.

Enfin, il porte son attention de ce côté. (Bas à Antonine.) Ne quittez pas le piano.

Mme SAVIGNY, se levant.

Je m'étonne, M. Léon, qu'organisé comme vous l'êtes, la musique vous laisse plus froid que les autres arts.

LÉON.

Permettez...

Mme SAVIGNY.

Convenez-en.

ANTONINE, à part en se levant.

C'est agréable.

* Mme Savigny, Léon, Bidault, Antonine.

Mme SAVIGNY.*

Oui, ma chère amie, je te prépare des triomphes; et quant à mes bals...

ANTONINE.

Nous aurons des bals!

LÉON.

Vraiment?

ANTONINE, bas à Bidault.

Il paraît les aimer.

BIDAULT, de même.

Beaucoup. (Antonine joue un commencement de galop. — Haut.) Ah! voilà une attention dont vous devez savoir un gré infini à Madame votre tante, Mademoiselle... car elle ne danse pas.

Mme SAVIGNY.

Rarement du moins.

BIDAULT.

Si rarement.... que.... je ne me souviens pas....

Mme SAVIGNY.

Vous n'avez pas de mémoire aujourd'hui, M. Bidault.

BIDAULT.

Permettez.... vous m'avez dit cent fois que vous trouviez la contredanse d'une monotonie....

LÉON.

Mais la walse? (Antonine en commence une.)

Mme SAVIGNY.

Oui... la walse... c'est tout autre chose.

LÉON, écoutant.

Celle-ci, par exemple.

Mme SAVIGNY.

Je la connais... je l'ai déjà entendue...

LÉON.

L'hiver dernier... au bal.

BIDAULT, bas à Antonine.

Chut! assez!

Mme SAVIGNY.**

Chez le banquier Derville... (Antonine s'arrête.) En effet, je crois me rappeler...

LÉON.

Oh! je ne me trompe pas. J'arrivais... l'orchestre jouait précisément cet air...

Mme SAVIGNY.

Redis-le donc, Antonine.

* Léon, Mme Savigny, Bidault, Antonine.

** Léon, Mme Savigny Antonine, Bidault

LÉON.

Vous walsiez...

Mme SAVIGNY.

Redis-le... puisque je t'en prie.

LÉON.

Tous les yeux étaient fixés sur vous...

Mme SAVIGNY, écoutant.

Oui... oui... c'est bien cela... ce motif me revient en mémoire à présent... il me semble que j'entends encore l'orchestre... que je me sens emportée par ce tourbillon...

BIDAULT, à part.

Ah! mon Dieu! est-ce qu'elle va danser?

Mme SAVIGNY.

Car si la contredanse fatigue, la walse entraîne, enivre... et dès qu'un seul accord a frappé mon oreille...

BIDAULT.

Ah! mon Dieu!.. Madame, est-ce que vous songeriez....

Mme SAVIGNY, riant.

Ah! ah! ah! quelle bonne folie ce serait... convenez-en... ici... en plein jour... mais ne m'en défiez pas!

BIDAULT.

Comment donc?..

Mme SAVIGNY.

Vous m'en défiez?... Antonine!... cette walse!...

ANTONINE.

Mais, ma tante....

Mme SAVIGNY.

Tu parais l'aimer?.. tu l'as choisie!.. et je t'en prie d'ailleurs... pour moi... pour M. Bidault qui serait bien aise de me voir tenir la gageure... (Riant.) Ah! ah! je suis plus folle que vous ne pensez.

BIDAULT, passant entre Mme Savigny et Antonine.

Madame, voulez-vous au moins me faire l'honneur de m'accepter...

Mme SAVIGNY.

Pour cavalier?.. oh! non! je ne vous trouve pas assez gai pour cela. Allons! le signal Antonine!

ANTONINE, à part.

Oh! mes mains tremblent d'impatience.

BIDAULT, de même.

Tout va de travers. C'est un fait exprès.

UN DOMESTIQUE, entrant.

Madame, les chevaux sont arrivés.

Mme SAVIGNY.

Les chevaux!

BIDAULT, à part.

Ah! je vais prendre ma revanche.

Mme SAVIGNY.

Qui les a demandés ?

BIDAULT.

Mais... c'est moi.

Mme SAVIGNY.

Ah!

BIDAULT.

Oui... c'est une petite surprise que je vous ai ménagée. Je sais que M. Léon est passionné pour l'équitation, ainsi que vous, Madame ; que Mlle Antonine serait bien aise de son côté de faire une promenade à cheval, et j'ai cru être agréable à tout le monde, en envoyant chercher...

Mme SAVIGNY.

Vraiment?..

BIDAULT.

Oui... c'est une attention...

Mme SAVIGNY.

Vous n'avez jamais que de bonnes idées. Et vous monterez avec nous?.. c'est juste... pour tenir compagnie à Antonine qui n'a pas l'habitude non plus...

BIDAULT, à part.

Qu'est-ce qu'elle dit ?

Mme SAVIGNY.

Pour moi, j'aime une course vive, emportée, rapide. M. Léon est excellent cavalier; il jugera si je peux le suivre.

ANTONINE, à part.

Je ne reconnais plus ma tante.

Mme SAVIGNY.

Notre promenade, grace à vous, aura un autre caractère, mais je m'y promets autant de plaisir. Antonine, tu trouveras une amazone ici... M. Bidault, je vous la confie... le rendez-vous au château du baron d'Olbray... A cheval, Messieurs.

ENSEMBLE.

AIR du Cheval du Brasseur.

Mme SAVIGNY.

Hâtons-nous ; car d'impatience
Je sens mon cœur battre vraiment.
Pour faire briller ma science,
Je ne veux pas perdre un moment.

BIDAULT.

Ah ! quel feu ! quelle impatience !
Je ne la comprends plus vraiment :
Sans nous attendre elle s'élance
Et craint de perdre un seul moment.

LÉON.

Ah ! quel feu ! quelle impatience !
Elle est charmante maintenant :
Pour mériter sa confiance
Je ne veux pas perdre un instant.

ANTONINE.

Ah ! quel feu ! quelle impatience !
Je ne la comprends plus vraiment.
Sans nous attendre elle s'élance,
Et craint de perdre un seul moment.

SCÈNE XIV.

BIDAULT, ANTONINE.

(Ils se regardent un instant sans rien dire.)

ANTONINE.

Eh! bien?

BIDAULT.

Je suis anéanti.

ANTONINE.

Elle part!

BIDAULT.

Oui... qu'est-ce que vous attendez? il faut la suivre au moins.

ANTONINE.

La suivre!.. mais je ne sais pas monter à cheval.

BIDAULT.

Ah! nous voilà bien.

ANTONINE.

C'est plutôt à vous de courir...

BIDAULT.

Moi? je n'y ai jamais monté de ma vie!

ANTONINE.

Ah! mon Dieu!.. nous allons rester ici tous les deux! que faire à présent?

BIDAULT.

Je n'en sais rien.

ANTONINE.

Quelle malheureuse idée que celle d'avoir demandé ces chevaux! vous ne pouviez pas nous laisser faire notre promenade comme elle avait été convenue : tout se disposait à merveille : cela prenait une excellente tournure.

BIDAULT.

Eh! qui aurait pu imaginer aussi que Mme Savigny, toujours prudente à l'excès, timide, peureuse même, allait tout-à-coup s'enflammer... J'ai cru faire un coup de maître.

ANTONINE.

Il vous a réussi !.. tout allait si bien jusque-là.

BIDAULT.

Oh ! depuis la walse, notre position était compromise.

ANTONINE.

C'est encore vous qui m'avez fait mettre au piano.

BIDAULT.

Je ne vous avais pas dit de jouer cet air-là!

ANTONINE.

C'est égal, depuis tantôt vous n'avez que de malheureuses idées.

BIDAULT.

Oui... N'importe... au lieu de nous plaindre, tâchons plutôt... ils ne sont pas partis encore et il existe peut-être quelque moyen de les empêcher... il le faut à tout prix... Je cours... voyons, les chevaux sont encore là... (Il revient de la porte regarder à la croisée.) Bon !.. je vais... Ah! Mme Savigny !

ANTONINE.

Vous la voyez?

BIDAULT.

En amazone !

ANTONINE.

Déjà !

BIDAULT.

En amazone !.. toute prête !.. Je ne sais pas comment elle a fait... elle saute sur son cheval !

ANTONINE.

Sans nous attendre ?

BIDAULT, courant à la porte.

Je m'élance... appelez-la!

ANTONINE, à la croisée.

Ma tante !

BIDAULT, revenant.

Non; par la croisée... au rez-de-chaussée... c'est plus court.

ANTONINE.*

Ma tante !.. il est trop tard.

BIDAULT.

Elle est partie !

ANTONINE.

Au galop.

BIDAULT.

Ventre à terre !.. dans la grande allée.

ANTONINE.

Elle se dirige vers la barrière.

* Bidault, Antonine.

BIDAULT.

Elle la saute !.. Oh ! mais alors... si elle en est là !.. s'il n'y a plus ni haies, ni fossés qui l'arrêtent !.. alors !..

(Bidault et Antonine restent un instant à se regarder.)

ANTONINE.

Eh bien !.. monsieur ?

BIDAULT.

Eh bien ?.. mais... qu'est-ce que vous voulez que je fasse à cela, moi ?.. c'est une maladie...

ANTONINE.

Nous n'avez pas remarqué comme elle s'est retournée pour sourire à M. Léon... ses regards semblaient le défier... Oh ! je n'ai jamais vu ma tante si jolie !

BIDAULT.

Ni moi !.. Ça n'est pas naturel.

ANTONINE.

Comment ?

BIDAULT.

Vous avez beau dire, ça n'est pas naturel. Il y a quelque chose d'extraordinaire qui se passe en elle... quelque chose qui l'excite, qui la presse... Elle nous a devinés... elle sait tout.

ANTONINE.

Comment aurait-elle découvert ?..

BIDAULT.

Je l'ignore; mais elle sait tout. Voyons... je commence à reprendre quelqu'espoir... rien n'est perdu.

ANTONINE.

Vous croyez ?

BIDAULT.

Nous pouvons encore...

ANTONINE.

Ah ! vous allez avoir quelqu'idée... comme tantôt. Ne comptez pas sur mon aide, d'abord.

BIDAULT.

Non... agissez seule... j'agirai aussi. C'est à moi qu'il appartient maintenant de la faire hésiter, de la décider en ma faveur. Je m'en charge. A mon tour de l'attaquer, à présent... Elle connaît mon amour... elle jugera de sa sincérité, de sa violence... Voilà mon arme ! et pour qu'elle y résiste, il faudra qu'elle ait une force de volonté, bien rare, ou une antipathie bien prononcée.

AIR : Il me faudra quitter l'empire.

J'y tiens, vraiment, et je sens dans mon âme,
Que mon bonheur sera de réussir ;
Oui, sa froideur alimente ma flamme,
Et malgré tout je saurai l'obtenir:
De cet hymen dépend mon avenir.

La poursuivant de mon humeur jalouse,
Je veux l'ennuyer tant, ma foi,
Que ne pouvant se soustraire à ma loi
Il faudra bien enfin qu'elle m'épouse...
Pour se débarrasser de moi.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, Mme SAVIGNY, en amazone.

Mme SAVIGNY.

Encore ici ! personne ne nous a suivis ? il faut que je revienne vous chercher !

BIDAULT, à part.

L'absence n'a pas été longue, heureusement !

ANTONINE.

Mais, ma tante...

Mme SAVIGNY.*

Comment, M. Bidault!.. vous organisez une partie et vous nous abandonnez ainsi au moment de l'exécuter?.. je vous croyais derrière moi.

BIDAULT.

Tout à l'heure ?.. (A part.) Oui, j'aurais fait une jolie figure dans la cavalcade.

Mme SAVIGNY.

Je me faisais une joie de vous avoir à mes côtés.

BIDAULT, à part.

Elle raille !

ANTONINE.

Vous êtes partie si vite !

Mme SAVIGNY.

J'ai voulu m'essayer un moment.

BIDAULT.

Oui... nous vous avons vue.

ANTONINE.

Je vous ai même appelée.

Mme SAVIGNY.

Ah !

ANTONINE.

Vous ne m'avez pas entendue, sans doute ?

Mme SAVIGNY.

M. Léon me parlait probablement.

BIDAULT, à mi-voix,

Madame... il est temps enfin que je vous dise... j'ai à vous entretenir de choses de la plus haute importance.

* Bidault, Mme Savigny, Antonine.

Mme SAVIGNY.

Eh bien ! rien n'empêche que dans notre course...

BIDAULT.

Non, je ne serais pas à mon aise.

Mme SAVIGNY.

Vous renoncez donc à notre promenade ?

BIDAULT.

Parfaitement.

Mme SAVIGNY.

Comment ! ce beau projet va en rester là ? (Riant.) Ah ! ah ! ah ! vous n'êtes donc plus enchanté de votre idée ?

BIDAULT.

Du tout. (A voix basse.) Madame, il y a long-temps que mes sentimens ont cessé d'être un secret pour vous. Depuis un an, je garde le silence ; mais cet amour que j'ai cru maîtriser est devenu une passion... je ne peux plus lutter contre elle... et...

Mme SAVIGNY.

M. Bidault, puisque nous renonçons décidément à cette partie de plaisir... je dois vous prévenir qu'un message très pressé vous attend chez vous.

BIDAULT.

Chez moi ?

Mme SAVIGNY.

Oui.

ANTONINE, à part.

Encore un moyen de M. Bidault qui n'aura pas plus de succès que les autres.

BIDAULT, bas à Mme Savigny.

Je vous aime madame... et...

Mme SAVIGNY.

Vous ne m'avez pas entendue ? un message très pressé.

BIDAULT.

Ah ! (A part.) Elle me renvoie. (Bas.) Songez-y madame... je suis capable de tout. (A part.) Le mot est lâché... maintenant je ne lui laisse plus ni paix ni trêve. (Haut.) Madame... (Il salue et sort.)

SCÈNE XVI.

Mme SAVIGNY, ANTONINE.

Mme SAVIGNY court à la sonnette : au domestique qui entre.

Je n'y suis pour personne. (Le domestique sort.)

ANTONINE.

Ma tante...

Mme SAVIGNY.

Pardon... j'aurais besoin d'être seule un moment.

ANTONINE.

Est-ce que vous êtes fâchée avec moi?

Mme SAVIGNY, l'embrassant.

Non : non, mon enfant, en aucune façon... va.

ANTONINE, à part.

Mon Dieu! que se passe-t-il donc? (Elle sort par le côté.)

SCÈNE XVII.

Mme SAVIGNY.

Ah! je l'emporte enfin... je me suis vengée, bien vengée, et cela soulage... Voyons : je suis seule, et je puis causer quelques instans avec moi-même. Était-ce là le parti que j'avais à prendre? congédier l'un : renoncer à l'autre? Pour Bidault, cela n'est pas douteux; mais M. Léon?.. Ai-je bien réfléchi en lui écrivant tout à l'heure? ce mariage eût-il été en effet blâmé par tous ceux qui m'aiment?.. Oui... oui... j'aurais joué mon avenir... 24 ans!.. c'était impossible... mais s'il allait être malheureux! lui?.. oh! non... et peut-être que déjà les graces d'Antonine...Bidault n'a rien épargné pour cela... sa conduite envers moi a été d'une perfidie!.. n'ai-je pas des remercîmens à lui adresser au contraire?

AIR du Baiser au Porteur.

Il aurait pu, plus prudent et plus sage,
Me dérobant le soin qui l'occupait,
Laisser le temps lui donner l'avantage;
Que risquait-il? rien ne me détrompait...
A mon insu mon pouvoir m'échappait.
J'allais, peut-être, en restant sans défense,
Le perdre hélas! quand il vint l'attaquer...
Mais, grace à lui, j'ai repris ma puissance,
Et j'ai du moins la gloire d'abdiquer.
Oui, maintenant, j'ai repris ma puissance,
Et j'ai du moins la gloire d'abdiquer.

Pourvu, toutefois, que M. Bidault veuille bien regarder son congé comme définitif. Il est capable de revenir... je vais fermer ma porte. (Elle la ferme.) Son extravagance et sa tenacité me sont connues : et je suis sûre que de guerre lasse il me ferait consentir à un mariage... raisonnable après tout... oui... mais que je ne veux plus à présent...

BIDAULT, dans la coulisse.

Mme Savigny... il faut que je la voie...

Mme SAVIGNY.

Que disais-je?

BIDAULT, de même.

Comment ?.. impossible ?.. nous verrons.

Mme SAVIGNY.

Est-ce qu'il va vouloir entrer malgré eux ?.. non, il ne dit plus rien... il prend son parti... c'est heureux.

UN DOMESTIQUE, du dehors.

C'est impossible, Monsieur... Madame n'est visible pour personne.

Mme SAVIGNY.

Il est encore là.

LÉON, du dehors.

Dites que c'est moi.

Mme SAVIGNY.

M. Léon !

LÉON.

Que je la conjure de me recevoir.

Mme SAVIGNY.

J'aurais dû m'y attendre... il était certain qu'il allait accourir. Voilà ce que je craignais... pauvre jeune homme ! il y a dans sa voix un accent... il va vouloir entrer absolument... je vais être obligée de le voir... oh ! je ne le veux pas...

LÉON.

Si cette défense est aussi pour moi...

Mme SAVIGNY, tirant le petit verrou qu'elle a mis à sa porte.

Voyons... puisqu'il le faut...

LÉON.

Je me retire... j'obéis.

Mme SAVIGNY, écoutant.

Il s'en va !.. c'est impossible... il s'en va !.. quelle leçon !.. et que j'ai été bien inspirée !.. un obstacle aussi faible l'arrête !.. il renonce sitôt à me voir !.. Ah ! celui qui m'eût aimée réellement...

SCÈNE XVIII.

BIDAULT, entrant par la fenêtre, Mme SAVIGNY.

BIDAULT.

Ne faites pas attention... c'est moi !

Mme SAVIGNY.

Vous !

BIDAULT.

Oui... on m'a refusé la porte... j'entre par ici... c'est moins usité !.. mais ça m'est égal.

Mme SAVIGNY.

Comment, c'est à vous que la pensée est venue ?..

BIDAULT.

Madame, il est temps que vous connaissiez toute l'étendue d'un amour qui devient de jour en jour plus impérieux...

Mme SAVIGNY, riant légèrement, et à part.

Ah ! ah ! ah !

BIDAULT.

Vous m'avez en vain donné mon congé... je vous préviens que je vous verrai malgré vous...

Mme SAVIGNY, de même.

Ah ! ah ! ah !

BIDAULT.

Je ne vous parlerai désormais que d'une chose... parce que je n'en ai qu'une dans la pensée...

Mme SAVIGNY, riant un peu plus.

Ah ! ah ! ah !

BIDAULT.

Oui... il faut vous armer de patience, à moins que pour en finir vous n'aimiez mieux...

Mme SAVIGNY, riant plus fort.

Ah ! ah ! ah !

BIDAULT.

Vous prenez cela assez gaîment, à ce que je vois.

Mme SAVIGNY.

Oui... et j'avoue... ah ! ah ! ah !

BIDAULT.

Elle rit !.. j'ai gagné mon procès.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, ANTONINE.

ANTONINE *.

Ma tante, j'ai rencontré M. Léon qui s'en allait... et... On n'avait donc pas refusé votre porte à tout le monde ?

Mme SAVIGNY.

Si... mais Monsieur ne se décourage pas si facilement... et il est entré...

BIDAULT.

Par la croisée... voilà comme je suis, moi.

(Mme Savigny et Bidault se mettent à rire.)

BIDAULT.

Mademoiselle, je crois pouvoir vous annoncer que votre tante renonce enfin à son veuvage.

Mme SAVIGNY, riant.

Comment ? mais qui vous a dit ?..

* Antonine, Bidault, Mme Savigny.

BIDAULT, lui baisant la main.

Vous y renoncez... Elle se marie.

ANTONINE, à part.

Ah ! mon Dieu !.. (Haut.) Avec qui ?

Mme SAVIGNY, vivement.

Oh ! ce n'est pas avec M. Léon.

ANTONINE, baissant les yeux.

Ma tante...

BIDAULT.

Je triomphe !.. Vous me transportez, Madame... je ne crains pas de vous dire que vous avez pris le parti le plus sage...

Mme SAVIGNY, en riant.

Et le plus court. Vos menaces de tout à l'heure m'ont effrayée.

BIDAULT.

J'en suis fier.

ANTONINE, un peu à part.

Et maintenant ?

BIDAULT.

Ah ! maintenant... il y a un jeune homme qui se trouve consigné... et au sort duquel je m'intéresse beaucoup... (A Mme Savigny.) Vous savez ?..

Mme SAVIGNY, regardant Antonine.

Nous le recevrons à Paris, cet hiver.

BIDAULT.

Ah ! à la bonne heure ! nous voilà dans la raison, à présent.

ANTONINE.

Ce n'est pas sans peine.

ENSEMBLE.

Air : Chœur final du Chaperon.

BIDAULT.

Quelle belle journée !
Pour moi, moment heureux !
Enfin cet hyménée
Va combler tous mes vœux.

Mme SAVIGNY.

Ma tâche est terminée :
Ils pourront être heureux ;
Enfin cet hyménée
Va combler tous leurs vœux.

ANTONINE.

Quelle belle journée !
Pous nous, moment heureux !
Enfin cet hyménée
Va combler tous nos vœux.